

CLINIQUE
MÉDICALE

PAR LE DOCTEUR

NOËL GUENEAU DE MUSSY

MÉDECIN DE L'HÔTEL-DIEU
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE, DE LA SOCIÉTÉ DE THÉRAPEUTIQUE, DE LA SOCIÉTÉ DES HOPITAUX
MEMBRE CORRESPONDANT DES ACADÉMIES D'ATHÈNES, DE MOSCOU
DE LA SOCIÉTÉ MÉDICALE DE BORDEAUX, ETC., ETC.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

TOME PREMIER



BIBLIOTECA

PARIS

ADRIEN DELAHAYE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PLACE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE

1874

Tous droits réservés.

000429

RC 37
A 3
S 84

MEDICINE

PREMIER VOLUME

MEMORIÆ

ANNÆ CAROLI LORRY

ET

JOANNIS NATALIS HALLÉ

afavorum meorum

qui

in honesti cultu

et in veri sedula indagatione

totam vitam impenderunt.

AVANT-PROPOS

J'ai réuni dans ces volumes les travaux que j'ai publiés depuis vingt ans dans divers recueils périodiques, et dont la plupart étaient la reproduction de mes leçons cliniques.

Le livre que j'offre au public n'est pas cependant une simple réimpression; ces leçons ont été amplifiées et rajeunies par un grand nombre d'observations et de développements que l'expérience et les années m'ont permis d'y ajouter. J'ai fait tous mes efforts pour les rendre moins indignes de la bienveillance avec laquelle elles avaient été accueillies. J'ai été aidé dans cette tâche par mes excellents amis les docteurs Fernet et Labadie-Lagrave, auxquels je suis heureux de pouvoir adresser publiquement, avec mes remerciements, l'expression de ma profonde estime et de mon sincère attachement.

CLINIQUE MÉDICALE

INTRODUCTION ⁽¹⁾

CHAPITRE PREMIER

DOCTRINE ET MÉTHODE DE LA MÉDECINE CLINIQUE

La clinique est, à proprement parler, l'enseignement de la médecine pratique; tandis que la pathologie fait connaître le côté scientifique de la médecine, l'objet de la clinique est l'initiation à l'art médical: la première s'occupe des maladies, la seconde étudie les malades.

Se prêtant un mutuel appui, inséparables l'une de l'autre, la pathologie et la clinique suivent des méthodes bien différentes: l'une part des faits particuliers pour les comparer, les grouper, les généraliser, les abstraire; l'autre, s'emparant de ces données fournies par la pathologie, les applique aux cas particuliers, en tire des inductions pour connaître les lésions qui correspondent aux symptômes extérieurs, pour prévoir les tendances de la maladie, pour déterminer le traitement qu'il convient de lui opposer; mais elle ne perd jamais de vue *le malade*, c'est-à-dire un organisme qui souffre et qui combat, apportant dans cette lutte ses aptitudes individuelles, originelles ou acquises.

(1) Extraites des *Leçons d'ouverture de mes cours de clinique en 1859 et en 1860*, publiées dans la *Gazette des hôpitaux* en 1859 et 1863.

Ces quelques mots suffisent pour définir le terrain de la clinique ; mais, comme l'a dit un des écrivains les plus célèbres de nos jours, tout enseignement suppose une doctrine et une méthode. Je dois donc commencer par faire connaître la doctrine et la méthode que j'ai adoptées. Je n'entreprendrai pas ici l'histoire des doctrines qui tour à tour ont régné sur la médecine ; je me contenterai d'exposer simplement et franchement les principes que je crois être vrais, et qui servent de fondement à ma pratique ; principes auxquels je suis d'autant plus attaché qu'ils ne sont pas miens. Ils ont été professés, dès l'origine de notre art, par les grands maîtres qui l'ont créé, et ils ont eu pour défenseurs, dans la suite des siècles, les praticiens les plus éminents.

Toutes les doctrines médicales gravitent autour de deux notions fondamentales : la notion de la vie, et la notion de la maladie.

Toute médecine, toute thérapeutique, dérive de la solution qu'on donne à ces deux questions ; et ceux mêmes qui évitent de les poser les résolvent implicitement, sous peine de demeurer dans un scepticisme qui ne peut conduire en thérapeutique qu'à un empirisme grossier, ou à une expectation systématique.

Qu'est-ce donc que la vie ? Sur cette question, deux doctrines sont en présence, chacune d'elles se subdivisant en plusieurs sectes.

Les uns ne voient dans la vie qu'un résultat du jeu des organes ; elle est une propriété de l'organisme, comme le magnétisme est une propriété de l'aimant.

Les autres la regardent comme une cause, une force ; ce qui est tout un, car tout ce qui est cause est force, et une force ne se révèle à nous qu'en tant qu'elle est cause ; cette force domine l'organisme, préside à son développement et à sa conservation.

Entre ces deux opinions qui se contredisent où est la vérité ? Quand l'organisme est arrivé à son complet développement, la force qui l'anime se cache sous la complication de ses instruments. On peut s'arrêter un moment à cette pensée que la vie est un mécanisme très-délicat, très-ingénieux, mais qui, tôt ou tard, livrera ses secrets aux efforts de la chimie et de la physique.

Pour mieux juger la question, il convient d'étudier l'organisme sous sa forme la plus simple, dans sa manifestation primordiale, *ab ovo*, comme on dit, dans l'œuf ! Et qu'y trouvons-nous, dans cet œuf ? Une cellule, une agglomération de petites granulations. Armons-nous du microscope, du scalpel, ils ne nous apprendront rien de plus. La chimie, avec son admirable arsenal de procédés et d'appareils analytiques, tous

ses fourneaux, toutes ses cornues et tous ses réactifs, arrivera à nous dire qu'il y a un peu d'albumine, de la matière grasse et quelques sels.

Eh bien, dans ce corps si simple, il y a une activité vitale si grande, si puissante, qu'elle ne va pas seulement se manifester par des actes fonctionnels, mais qu'elle va créer les organes eux-mêmes, et produire un être vivant qui représentera les caractères spécifiques, et même, dans une certaine mesure, les caractères individuels des êtres dont il est sorti.

Quel est le mécanisme qui peut accomplir de pareils effets ?

Comment soutenir que la vie est le résultat de l'action des organes, puisque là elle précède les organes, elle les fait ? Quel serait d'ailleurs l'organe affecté à cette fonction, la plus importante de toutes : l'évolution du fœtus ? Personne ne l'attribuera à l'utérus, puisque l'embryon peut se développer en dehors de sa cavité ; c'est donc dans le germe lui-même qu'il faut placer la force qui préside à son développement. Quelques personnes pensent échapper à la nécessité de reconnaître l'existence de cette force en disant que le développement fœtal, comme la vie elle-même, sont le résultat de lois. À mes yeux, je l'avoue, c'est se payer d'un mot ; ou le mot *loi* n'indique que les rapports généraux et constants des phénomènes sans rien exprimer sur leur cause productrice, et alors, dire qu'un fait est le résultat d'une loi, c'est dire qu'il arrive ainsi parce qu'il arrive toujours ainsi ; en un mot, c'est le simple énoncé du fait ; ou bien on attribue à la loi la production du phénomène, et alors on en fait une force ou la manifestation d'une force, parce que tout ce qui est cause est force.

Ainsi donc, quand on presse les mots ambigus à l'aide desquels on a essayé d'éliminer la notion de force, on trouve qu'ils n'en sont que l'expression déguisée.

Mais l'organisme une fois développé, la vie se réduit-elle à un mécanisme, comme le veulent certains médecins qui admettent bien la force vitale comme moteur initial ? Mais, pour eux, une fois l'impulsion donnée et les organes constitués, cette force cesserait d'intervenir, et, condamnée à l'inaction comme le dieu des stoïciens, elle demeurerait étrangère au gouvernement de l'économie vivante.

Le premier inconvénient de cette théorie, c'est qu'elle repose sur une hypothèse toute gratuite dont on ne comprend même pas l'utilité.

Un autre reproche plus grave encore que je lui adresserai, c'est qu'elle est en contradiction avec les faits.

Cette force génératrice ne s'arrête pas d'ailleurs après l'évolution com-

plète du fœtus : l'enfant continue à s'accroître et à se transformer. A-t-elle achevé sa tâche quand le corps est arrivé à son développement complet ? Non, car les organes subissent, dans certaines de leurs parties du moins, un travail incessant de composition et de décomposition ; ils changent dans leurs éléments constituants, tandis que la forme, l'idée, comme disait Platon (1), persiste. La nutrition est une génération prolongée.

Ainsi donc, le raisonnement et l'observation se réunissent pour nous faire admettre une force différente des forces inorganiques, force qui produit les phénomènes de la vie, et que nous appelons *force vitale*.

En l'admettant d'ailleurs, et en la séparant des forces physico-chimiques, nous ne faisons que suivre la méthode des physiciens, qui est la méthode générale des sciences, et qui, là où l'on observe un ordre spécial de phénomènes différent de tous les autres, absolument inexplicable par les lois des causes connues, les rapporte à une cause ou force spéciale. C'est donc en vertu de ce procédé légitime de l'esprit humain que derrière les phénomènes vitaux, irréductibles en actes physico-chimiques, nous plaçons la force vitale.

Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait point place dans l'organisme pour les forces chimico-physiques, l'expérience de tous les jours protesterait contre une doctrine aussi exclusive ; mais quel est le rapport de ces deux ordres de forces ? Je vais tâcher de l'expliquer.

La force vitale se réalise et se manifeste dans un organisme, c'est-à-dire dans un agrégat d'éléments ou de forces inorganiques. Je dis éléments ou force, car je regarde comme un dogme philosophique incontestable, exprimé déjà par Aristote, et irrévocablement établi par Leibnitz, que les idées de substance et de force sont inséparables l'une de l'autre. Eh bien, ces forces ou éléments inorganiques, coordonnés par la force vitale pour constituer l'organisme, sont harmoniquement subordonnés à cette force, mais conservent cependant leurs facultés, leurs attributs, agissent conformément à leurs lois propres, en tant que ces lois ne sont pas en contradiction avec les lois de la vie.

(1) Il est difficile de contester l'appui que les faits vitaux prêtent à cette doctrine, toute platonicienne, de la suprématie de l'idée sur la matière dans le monde organisé. Depuis plus de trente ans, je fais ressortir dans mes cours ce remarquable accord de la physiologie avec une philosophie que l'École médicale moderne renie généralement. Rajeunie par une phraséologie obscure et enveloppée dans un système panthéistique, cette doctrine a dans les temps modernes été reprise par des physiologistes allemands. M. Claude Bernard en la développant dans ces dernières années lui a donné une consécration nouvelle avec l'autorité qui s'attache à son nom.

Ainsi, mettez votre tête dans une position déclive ; le sang y afflue en plus grande quantité sous l'influence de la pesanteur, mais non pas cependant d'une manière absolument conforme aux lois de la pesanteur : la vie ne perd jamais son droit, et je ne crois pas qu'on puisse trouver dans sa sphère un acte qui soit exclusivement et absolument physique ou chimique. La vie y entre toujours comme élément essentiel, et ordinairement comme cause modificatrice.

En étudiant les caractères intimes de la vie, je n'ai point eu la prétention de vous montrer l'homme tout entier : je ne vous ai parlé que des phénomènes que nous percevons sous la condition d'espace, et que nous appelons *phénomènes matériels* ; il en est qui échappent à cette condition, qui ne peuvent s'expliquer par le mouvement, et qui, selon l'expression de Kant, ne correspondent qu'à l'idée de temps, ne se mesurent que par lui ; ce sont les actes moraux et intellectuels, dont l'âme est le foyer et le principe (1). Le médecin doit connaître tout l'homme, parce que toutes les parties de l'homme sont jusqu'à un certain point solidaires, dans la santé comme dans la maladie.

(1) La science moderne est tellement imprégnée de matérialisme, que je regarde comme un devoir de m'appesantir quelque peu sur ces vérités primordiales et de les rappeler aux jeunes gens qui embrassent la carrière médicale.

L'union intime, la solidarité étroite du principe pensant et de l'organisme sont un mystère et un étonnement pour la raison humaine. Il est infiniment probable que tout acte intellectuel ou moral est accompagné d'une modification dans la substance cérébrale, et d'une autre part nous voyons chaque jour les modifications physiologiques de l'encéphale, les actions toxiques ou morbides qui retentissent sur lui, amener dans les modalités de l'être pensant des changements quelquefois profonds, passagers ou durables.

Il y a, il faut en convenir, dans le spectacle continu de cette influence réciproque un scandale pour l'esprit et une tentation de matérialisme.

Mais il ne faut pas s'arrêter à ces apparences ; l'être pensant se retrouve et apprécie sa véritable nature, quand il descend dans sa conscience et quand il examine les caractères de ses actes.

Non, combinez ensemble l'oxygène, l'hydrogène, le carbone, l'azote et autant de phosphore que vous voudrez, et vous ne ferez rien qui puisse être représentatif et équivalent des actes intellectuels et moraux !

Non, des mouvements moléculaires n'expliquent pas ces idées éternelles de cause, de vrai, de bien, de beau, d'infini, qui peuvent se révéler à l'occasion de la sensation, mais qui n'en dérivent pas !

La vertu de Socrate, le génie d'Aristote, de Pascal, de Leibnitz et de Newton, les créations de Sophocle et de Raphaël, l'éloquence de Démosthènes et de Bossuet ne peuvent se résoudre en combinaisons chimiques.

D'ailleurs, si le principe de la pensée et de l'activité morale était matériel, il serait soumis à l'inexorable fatalité qui régit la matière. Toute idée du bien et du mal, celle du juste et de l'injuste devraient disparaître ; et avec elles s'effondreraient les bases de la vie sociale, les espérances de progrès et d'affranchissement, car le libre arbitre est comme le droit inscrit dans la conscience humaine à toutes les libertés que nous récla-

Fidèle à cette logique, que nous croyons vraie, de même que nous avons admis une force spéciale derrière les actes vitaux, parce qu'ils ne peuvent s'expliquer par les lois du monde inorganique, nous admettons une force distincte pour les actes moraux, parce que, je le répète, ils ne tombent pas sous la condition d'espace, et que, pour parler le langage de la philosophie, nous ne trouvons absolument rien dans le mouvement qui leur soit adéquat; et de même que dans l'organisme les forces physiques sont subordonnées à la force vitale, de même dans le monde moral la volonté libre de l'homme doit subordonner les instincts organiques à la loi morale, qui a son sanctuaire dans la conscience humaine.

Cette force intellectuelle exerce sur l'organisme une incontestable action; par contre, elle subit son influence. Et ne croyez pas que ce soient là de vaines spéculations; à chaque instant, il faut tenir compte de ces

mons; il est la justification de ces aspirations généreuses qui nous appellent sans cesse, à travers les misères et les défaillances de notre nature, vers le but idéal que nous entrevoyons et que nous croyons pouvoir poursuivre.

En s'élevant à ces hauteurs, la vue de l'homme n'est plus limitée par un des côtés de sa nature; il l'embrasse dans son ensemble et dans sa réalité; convaincu de sa double essence, il constate sans en être troublé la solidarité de ses deux éléments constitutifs; il ne cherche pas à la comprendre, car il sait que, selon un mot profond de Descartes, si nous comprenions cela, nous comprendrions tout, et qu'il nous faudrait en quelque sorte avoir présidé à notre organisation pour en pénétrer tous les secrets.

Il n'attribue pas à la même force des propriétés aussi différentes que la pensée et le mouvement; mais il croit qu'à chaque acte de l'être pensant peut correspondre un mouvement dans l'organe qui en est une condition, mais qui n'en est pas la cause.

Arrivé à cette conviction par l'expérience du sens intime qui a autant de droit au moins que l'expérience des sens extérieurs à servir de fondement à notre connaissance, l'homme de science doit s'arrêter; il admet la distinction et en même temps la connexion de la force pensante et des forces qui agissent dans l'organisme sous la condition d'espace; mais il ne s'occupe pas de la nature intime de ces forces. Il ne cherche pas si la force qui pense est en même temps le moteur de la vie; car il ne doit pas s'engager dans des voies que l'observation et la raison n'éclairent pas de leurs lumières. Les discussions sur l'unité ou la pluralité de ces forces me semblent aussi oiseuses que stériles.

Sans doute, les forces physico-chimiques n'expliquent pas la vie. La vie a pour caractéristique la génération, qui, après avoir donné naissance au germe, se manifeste par deux actes fondamentaux, au fond presque identiques: l'évolution et la nutrition. Mais cette vie, mais cette évolution et cette nutrition s'expriment par des actes exclusivement physico-chimiques qui, tout en conservant leurs caractères essentiels et inaliénables, sont subordonnés aux lois vitales; car tout acte vital est un acte matériel et doit, par conséquent, se résoudre en mouvement comme tous les actes matériels. Ce qui paraît échapper aux lois physico-chimiques, c'est l'impulsion initiale, c'est le moteur qui produit et coordonne les actes vitaux. Quel est ce moteur? Nous l'ignorons, et chercher à le connaître serait s'engager dans le domaine des hypothèses invérifiables. Sachons borner notre curiosité et répétons avec Gaubius souvent inexactement cité: *Malo cohibere gradum quam per tenebras illidere.*

notions, au lit du malade. Par cela même qu'un grand nombre d'états morbides dérivent des chagrins, des passions, des désordres de l'être pensant, on peut par l'intermédiaire de celui-ci agir sur l'organisme d'une manière puissante, efficace. Ainsi, on a vu plus d'une fois des malades tombés dans une prostration qui semblait les menacer d'une mort prochaine, subitement ranimés par la joie que leur causait l'arrivée imprévue d'un parent ou d'une personne aimée, et, à partir de ce moment, marcher rapidement vers la convalescence; c'est surtout dans les affections du système nerveux, qui est l'instrument le plus immédiat du principe pensant, que ces actions morales interviennent de la manière la plus puissante, et font passer quelquefois presque sans transition de la maladie à la santé.

Le médecin qui se priverait d'un pareil secours ne mériterait pas le nom de médecin. Dans toutes les affections accompagnées d'une dépression de l'innervation, le stimulus moral ne doit jamais être négligé, et certainement on fait quelque chose pour le malade si l'on peut faire arriver jusqu'à son intelligence affaiblie quelques pensées d'espérance et d'encouragement. C'est un tonique, un excitant qui en valent bien d'autres, et qui dans tous les cas s'ajoutent utilement aux autres.

L'autre point cardinal, avons-nous dit, de toute doctrine médicale, c'est la notion de la maladie. Pour abrégé ces considérations générales, j'exposerai tout d'abord la définition que j'ai cru devoir adopter.

Je définirai ainsi la maladie: *Une évolution d'actes anormaux résultant et manifestation d'un conflit entre l'organisme vivant et une cause qui en trouble l'harmonie fonctionnelle.*

Je dis une *évolution*, parce que les différents actes successifs d'une maladie sont enchaînés l'un à l'autre, et forment un tout, de telle sorte que Platon a pu dire avec quelque raison que, semblable à un animal, elle parcourt successivement des périodes de naissance, d'accroissement, de développement complet, de décadence et de mort. Ceci répond à cette opinion qui ne veut voir dans la maladie que des éléments anatomopathologiques se groupant au hasard comme les atomes crochus d'Épicure. Je ne croirais pas devoir parler de cette doctrine si elle n'avait pour soutien l'autorité d'un des professeurs de l'École de Paris, M. le Dr Piorry. Je la réfuterai en deux mots: Vous rejetez les maladies, parce que, dites-vous, jamais chez deux malades différents les maladies de même nom ne présentent identiquement les mêmes caractères: mais alors vous devriez rejeter toutes les espèces naturelles; vous ne trouverez pas deux plantes de même espèce parfaitement semblables, deux hommes qui

aient exactement les mêmes traits, et vous auriez, à ce titre, le droit de soutenir qu'il n'y a ni espèces botaniques ni hommes, mais des collections de feuilles, de racines, de pétales, d'étamines, etc., ou, si vous voulez, de nez, d'oreilles, de cheveux, de foies, de rates, tous dissimulables entre eux !

Je demanderai encore à l'auteur de cette doctrine : Croyez-vous que vos états organopathiques soient des unités plus constantes et plus précises que nos maladies ? Mais dans chacun d'eux, dans la bronchite, par exemple, que d'éléments une analyse, faite à votre point de vue, va nous révéler ! Modifications d'innervation, troubles de circulation, altérations de sécrétion, épanchements de produits nouveaux dans la trame des tissus enflammés. Croyez-vous que toutes ces lésions se présentent toujours avec des caractères identiques chez tous les sujets ? Mais admettons un moment cette identité : pensez-vous qu'elles demeurent un seul instant dans les mêmes conditions ? Tant qu'il y a vie, il y a transformation, changements continuels ; on peut dire des organes ce qu'un ancien philosophe disait du monde : Ils ne sont pas, ils deviennent sans cesse ; et votre unité absolue est aussi insaisissable dans le temps que dans l'espace.

La maladie, ai-je dit, est le résultat et la manifestation d'un conflit, etc.

Certains vitalistes ont voulu définir la maladie : une réaction de l'organisme qui tend à la guérison. Sans doute, l'organisme réagit. S'il ne réagissait pas, s'il subissait passivement l'action morbide, il ne vivrait pas ; la réaction est un caractère essentiel à la vie ; là où elle ne se manifesterait pas, il y aurait mort générale ou partielle.

J'admets que la réaction peut avoir pour cause finale la guérison. Toute force, en effet, a ses lois et sa destination, et nous avons dit que l'activité de la force vitale ne s'arrêtait pas au moment de la naissance, ni même à l'époque du développement complet, mais que cette force présidait à la conservation et au renouvellement incessant de l'organisme ; il semble que ce doit être en vertu des lois qui dirigent le travail régulier de la nutrition qu'elle ramène ce travail nutritif à ses conditions normales quand il s'en écarte.

Cette tendance conservatrice de la nature se montre bien évidente dans les affections traumatiques ; nous la voyons se manifester encore, plus obscure, mais non moins réelle dans des maladies qui doivent se terminer d'une manière funeste. Prenons pour exemple la phthisie pulmonaire : ce ramollissement des tubercules, leur élimination consécu-

tive, accompagnés de si formidables symptômes quand la lésion est très-étendue, ne semblent-ils pas cependant témoigner des efforts curateurs de la nature, et n'est-ce point en effet par ce procédé que la guérison s'accomplit le plus souvent dans les cas où l'on est assez heureux pour l'obtenir ?

Ainsi donc j'admets la réaction comme un des éléments essentiels de l'état morbide ; j'admettrai même, si l'on veut, que cette réaction manifeste une tendance réparatrice : mais présenter celle-ci comme la maladie tout entière, c'est confondre le mal avec la guérison.

Le premier élément de l'état morbide, c'est cette incitation anormale qui précède et provoque la réaction qui amène les troubles des fonctions et les lésions des organes, et qui pour le sens vulgaire, comme pour le médecin philosophe, constitue le phénomène saillant et caractéristique de la maladie (1).

— La méthode clinique me paraît découler tout naturellement des principes doctrinaux que je viens d'exposer : Si la maladie est une lutte entre l'organisme vivant et une cause qui en trouble l'harmonie fonctionnelle, il faut, pour résoudre le problème clinique, connaître ces deux éléments de l'état morbide.

Il faut donc étudier l'organisme, c'est-à-dire les ressources et la résistance qu'il peut opposer au choc de la maladie, ses habitudes hygiéniques et morbides, dont la connaissance est si importante pour le pronostic et pour le traitement, ses tendances manifestées par des actes antérieurs, ou latentes encore et présumées seulement d'après les conditions héréditaires au sein desquelles il s'est développé.

(1) Ces réflexions m'avaient été surtout suggérées par un travail de M. le docteur Chauffard (*Lettres sur le vitalisme*), publié dans la *Gazette hebdomadaire* en 1856. Dans cet écrit, ce savant médecin, après avoir fait ressortir l'importance qu'il y a à définir la maladie et après avoir critiqué la plupart des définitions antérieures, formulait ainsi la sienne : *La maladie est une loi accidentelle et anormale manifestée par l'organisme et dont les attributs essentiels, correspondant à ceux de la vie, sont l'activité, la tendance à la conservation et le rapport nécessaire avec une ou plusieurs causes accidentelles et anormales comme les manifestations qu'elles provoquent.* Pour simplifier, il avait cru devoir résumer cette définition en ces termes qui en contiennent, dit-il, toute la substance : *La maladie est une réaction anormale contre une affection subie par lui* (p. 58).

En 1862, dans son *Traité de pathologie générale*, trois ans après la publication de ma définition, il a modifié ainsi la sienne : *La maladie est une évolution d'actes anormaux reconnaissant comme cause une impression vitale morbifique que surmonte la résistance de l'activité saine et provoque une tendance active au rétablissement.*

J'ai cru devoir citer l'opinion de M. Chauffard, qui est devenu professeur de pathologie générale à l'Ecole de Paris, et je suis heureux de constater combien il s'est éloigné de sa première définition pour se rapprocher de la mienne.